



Au salon avec le lévrier Odette, sous une toile (d'Emmeline Landon) qui rappelle le métier de ses aïeux, marins pêcheurs au long cours.

# Le refuge de l'éternel retour

*Marie Darrieussecq*

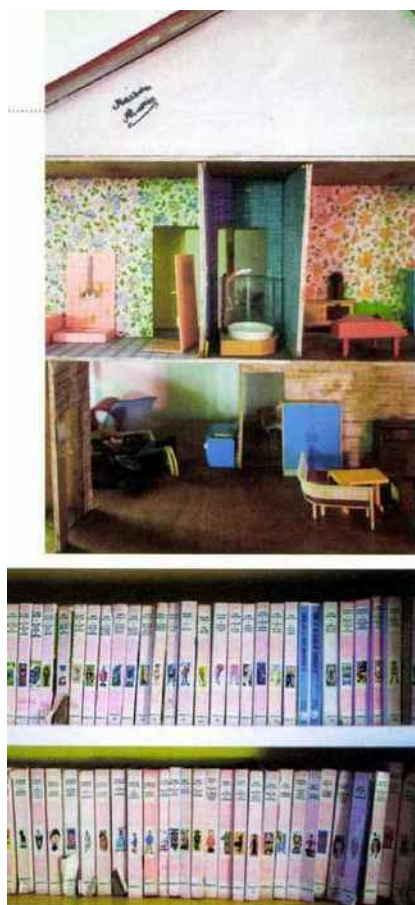
L'auteure à succès, qui publie en cette rentrée *La Mer à l'envers*, nous a conviés dans sa maison du Pays basque. Un lieu chargé de souvenirs, un abri pour mieux observer la violence du monde.

**B**leu d'Arcangues. C'est le bleu du Pays basque, celui qui se marie peut-être le mieux avec le camaïeu de verts que laissent entrevoir les ouvertures de la maison. Le bleu du garde-fou à l'assaut duquel monte un océan de verdure où même Odette, l'élégant lévrier adopté par la famille, n'ose pas s'aventurer. Témoin des premiers pas de l'auteure, la demeure était, dans les années 1970, entourée de pâtures, de vaches et de champs de maïs, avant de se voir intégrer

dans la banlieue prisée de l'arrière-pays biarrot. Marie Darrieussecq n'éprouve pourtant pas de nostalgie pour cette époque. Enfant atypique, considérée comme l'intellectuelle du village, parmi les rares à ne pas suivre les cours de catéchisme, elle grandit sans frère ni sœur pour partager ses jeux, auprès de parents endeuillés par la perte d'un premier enfant. Elle s'identifie alors aux héros solitaires des films de Spielberg, parcourant à vélo des lotissements sans âme, et trouve dans la lecture un remède

à l'ennui, d'abord dans les exemplaires de la « Bibliothèque rose » dont elle ne se résout pas aujourd'hui à se séparer, alors que les aventures du Club des Cinq, désuètes aux yeux de la génération Z, sont loin de passionner ses enfants.

« Je n'ai jamais été en désamour avec le Pays basque, mais j'ai été en désamour avec cette maison où je n'avais pas que de bons souvenirs », confie l'auteure, qui, adolescente, rêvait de grandes métropoles devant un poster de New York. Elle découvre d'abord Bordeaux, avant



À gauche, une maison de poupée et des livres de la « Bibliothèque rose », témoignages de l'enfance passée dans la demeure familiale. Ci-contre, la maquette d'un quatre-mâts réalisée par l'arrière-grand-père de l'écrivaine.



Sur le buffet, un portrait signé Emmelene Landon, la veuve de l'éditeur de Marie Darrieussecq, dialogue avec celui d'un arrière-arrière-grand-oncle prénommé Beñat.

de s'installer à Paris pour ses études supérieures. La maison n'est pas à l'abandon mais reste fermée pendant des années, avant d'être rouverte pour les vacances scolaires, puis transformée en un refuge où écrire au calme et s'ancrer entre deux voyages. Car, depuis la parution de *Truismes* en 1996, son premier roman, qui la révèle au grand public, Marie Darrieussecq ne compte plus les invitations à l'étranger, que l'auteure, soucieuse de son bilan carbone, apprend désormais à décliner quand elles requièrent un long vol ou plusieurs escales. « *On voyage d'autant plus facilement qu'on a des racines fortes* », dit-elle. Et les siennes sont basques, à n'en pas douter. Dans cette famille de marins, la mère parle d'abord à la petite Marie en basque, instillant en elle l'idée que le français n'est qu'une langue parmi d'autres, tout aussi belles et ludiques, avec laquelle on peut jouer. « *C'est une grande force pour un écrivain d'avoir appris une autre langue que sa langue d'écriture. Car la littérature, c'est aussi inventer une langue nouvelle.* »

Sur une étagère, la longue-vue de son arrière-grand-père et la maquette d'un quatre-mâts qu'il avait réalisée lors d'une traversée de l'Atlantique, selon

cette incroyable technique consistant à insérer le navire par le goulot de la bouteille avant d'en redresser les mâts. Là, un portrait de Marie Darrieussecq, peint par l'artiste Emmelene Landon, la veuve de Paul Otchakovsky-Laurens, fondateur des éditions P.O.L et éditeur de l'écrivaine, dialogue avec celui de son arrière-arrière-grand-oncle, lui aussi marin, prénommé Beñat – Bernard en basque.

### PORTRAITS DE FAMILLE

La maison étant en partie en travaux, les tableaux n'ont pas encore trouvé leur emplacement définitif, mais l'auteure précise dans un rire qu'elle ne se voit pas vivre avec son propre reflet dans le salon. D'autres portraits de famille accompagnent une montée d'escalier, parmi lesquels celui, fantomatique, d'une *amatxi* (« grand-mère »), reconnaissable à l'ombrelle noire repliée à ses côtés. « *On dirait un spectre, c'est mon préféré.* » L'auteure confie avoir toujours senti une présence entre ces murs, hantise d'enfance qu'elle considère désormais sous un jour romanesque, propre à nourrir son travail d'écriture. « *J'ai grandi dans une famille silencieuse, et j'ai comblé ensuite ces silences par les mots.* »

Habiter un lieu, habiter une langue. Cette question de savoir où nous habitons hante *La Mer à l'envers*, son dernier roman, dans lequel le destin de Rose, une mère dépassée par le déménagement prochain de sa famille au Pays basque, croise celui de Younès, un jeune migrant nigérien dont l'embarcation est secourue par l'équipage du paquebot de croisière sur lequel Rose et ses enfants passent leurs vacances. Une expérience que Marie Darrieussecq aurait pu vivre elle-même en 2012, quand, au cours d'une croisière du même type, elle aperçut au loin les rives de Lampedusa. « *J'ai alors réalisé que nous étions sur les mêmes routes maritimes, vacanciers et migrants. Les paquebots de croisière croisent nécessairement des embarcations comme celle sur laquelle Younès traverse la Méditerranée.* »

Commencé après la parution d'*Il faut beaucoup aimer les hommes*, prix Médicis 2013, ce projet est celui qui aura demandé le plus de temps à la romancière. Et soulevé le plus de difficultés. Car la migration de masse, phénomène dont toutes les formes d'expression artistique s'emparent aujourd'hui, ne va pas sans poser des questions face auxquelles les sociétés occidentales se



Marie Darrieussecq au balcon de sa maison. Dans l'escalier, des portraits de famille veillent sur elle, qui confie sentir une présence entre ces murs.



Le « bureau de vacances » où travaille l'écrivaine.

trouvent démunies. « Je m'intéressais déjà au sujet auparavant mais, à partir de 2013, j'ai compris que je ne pouvais pas écrire sur autre chose. » En tant que citoyenne sensible aux idées de gauche, l'écrivaine donne de l'argent, distribue des produits d'hygiène, joue, comme elle le dit, « à la dame de charité » et, surtout, écoute les témoignages de ceux pour qui l'exil est devenu une nécessité et la débrouille, un mode de vie. De la porte de la Chapelle à Calais, de Calais au Niger, où elle se rend en 2014, Marie Darrieussecq recueille la parole de ceux qui se voient contraints de quitter leur pays, et se heurte à la difficulté de savoir les nommer. Migrants ? Réfugiés ?

Demands d'asile ? Voyageurs ? Explorateurs ? Exilés ? Au Niger, on les appelle « les échoués ». Un prénom lui vient alors en aide, celui de son héros : Younès, Jonas en arabe, avalé par la baleine comme les migrants par la globalisation. « La littérature doit s'emparer des espaces désertés par les mots, envahis par les silences. Ce n'est même pas un devoir, c'est son lieu, c'est sa place. »

Marie Darrieussecq dit aussi éprouver une « admiration folle » pour les personnes qui accueillent chez elles des exilés, à l'image de Sylvie, une retraitée rencontrée à Calais, qui héberge chaque nuit jusqu'à six réfugiés dans son trois-pièces, et dont la seule exigence est que chacun passe la serpillière après sa douche. « Ce sont des héros. » Ceux que célèbre *Heroes*, la chanson de David Bowie, citée en exergue du roman. « We can be heroes, just for one day... » Des héros du quotidien comme Rose, qui parcourt les mille kilomètres séparant Calais du Pays basque pour venir en aide à Younès, et qui devient hors-la-loi en l'hébergeant chez elle.

« Les provinciaux n'ont aucune excuse. Leurs maisons sont grandes. Younès est dans la chambre d'ami. Et sinon quoi, on aurait aménagé le garage, les combles, un lit et un chauffage d'appoint, zou », lit-on dans *La Mer à l'envers*, qui n'a rien de moralisateur mais reflète l'embarras de sociétés démunies face aux réfugiés qui se présentent à leurs portes. Un malaise partagé par l'écrivaine, qui avoue se sentir tout aussi maladroit et de bonne volonté que son héroïne, mais sans solution parfaite à proposer. « Ma difficulté à écrire ce roman vient aussi du fait qu'on ne sait pas quoi faire des migrants. Nous sommes dans une impasse, et ce désarroi traverse mon écriture. »

Au sous-sol de la demeure basque, une maison de poupée porte l'inscription « Maison Marie ». Ouverte, chaleureuse,

prête à accueillir une famille. C'est un lieu où s'installer pour construire une nouvelle vie, un lieu tel que l'héroïne de *La Mer à l'envers* en cherchait un, avant de déménager au Pays basque, dans ce village imaginaire de Clèves qui donna son titre au roman que l'auteure fit paraître en 2011.

### À L'ABRI DU MONDE EXTÉRIEUR

Dans *La Mer à l'envers*, on lit encore : « La prémonition des ruines suscite une angoisse encore supérieure à celle des temps obscurs, elle en est sûre. D'où l'importance de la maison. D'être à l'abri. Et mieux qu'à Paris. Elle voudrait une maison Tupperware. Hermétique, propre, durable. » Comme souvent, les souhaits de l'auteure croisent ceux de ses personnages, et se trouvent ici exaucés par cette demeure qu'elle et son mari s'amuse à qualifier de « nid », de « terrier », d'« abri ». Un abri où se replier quand la pression du monde extérieur se fait trop forte.

Dans un coin, Marie Darrieussecq a installé son « bureau de vacances », où écrire, le regard perdu dans l'océan de verdure et le bleu d'Arcangues. Dans cette maison-refuge, elle ne se sent pas pour autant coupée du reste du monde. « Il est impossible aujourd'hui de ne pas savoir ce qui se passe en Méditerranée, affirme-t-elle. Tous les matins, on doit gérer une énorme culpabilité. Elle est plus forte que jamais. » Habiter un lieu, c'est aussi se souvenir de la place que ce lieu occupe dans le monde.



Laëtitia Favro  
Photos P. Tohier/  
Photomobile pour Lire



La Mer à l'envers par  
Marie Darrieussecq, 256 p.,  
P.O.L., 18,50 €